Zeitschrift: Le messager suisse : revue des communautés suisses de langue française

Herausgeber: Le messager suisse

Band: 23 (1977)

Heft: 4

Rubrik: Notre couverture

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Notre couverture :

EXPOSITION René Auberjonois au Musée d'Art moderne de la ville de Paris

Il est extrêmement difficile d'écrire sur René A. (ainsi le peintre signait-il ses œuvres) quand on eut le privilège de le connaître et qu'on a conservé vivant le souvenir de sa terrible causticité et de son regard « bleu ou bleu-gris de ce cristal électrique qui fait salutairement trembler les faquins et les fats » comme l'écrivait son ami Charles-Albert Cingria. Il faut du reste relire tout l'article où s'insère cette phrase, étonnant de perspicacité, de subtil entendement et paru jadis dans la revue Formes et Couleurs sous le titre « Vivre et Peindre ». « C'est si étrange, si on pense à cette ville (Lausanne) où il (Aubergonois) vit, à l'air, à tout ce qui fait exceller ceux qui y résident dans d'autres domaines qui ne sont pas de l'art - tant mieux peut-être - et qui empêche de peindre, en somme, et souvent d'exister. Car ce n'est pas comme à Paris où l'air naturellement fait peindre... Eh bien, son climat, il le fait en raison de sa capacité d'insubordination et de sa force, en raison de sa méchanceté, même, dirais-je, qui est une condition sine qua non de l'acte pour lui de respirer.

Si l'on est bon - lui est bon, mais ce n'est pas de l'être moral que je parle - l'on est immédiatement consentant à l'ambiance qui est sotte et désœuvrée. »

Venons-en aux faits :

Qu'on imagine ce jeune homme de 23 ans, de souche paysanne aisée et de nature essentiellement aristocratique - il n'y a pas là contradiction, la terre souvent ennoblit - quittant sa ville natale pour parfaire les études universitaires à Dresde et Vienne : puis se rendant à Londres où s'éveillent sa vocation de peintre et son esthétique de gentleman rider; et, après une escale en Italie, se fixant à Paris pour une durée de 13 ans. Et représentons-nous ce Paris de l'avant-guerre 14-18 et tout le foisonnement des idées et des courants qui se déchaînaient dans les arts plastiques en particulier. Cézanne venait de mourir (en 1906) et sa leçon commençait à porter ses fruits : le Cubisme était en gestation et à ses côtés les Nabis et les Fauves occupaient le devant de la scène. Pour un esprit aussi curieux et éveillé que celui de notre jeune peintre vaudois, il y avait là matière à exaltation et ses premières toiles se ressentent de diverses influences. Une des sources où il puisa le plus visiblement - où s'abreuvèrent également les Cubistes - fut la découverte par Derain de l'art nègre dont les masques allaient entraîner une nouvelle construction des visages peints ou sculptés. Peut-être également son option pour les tons sourds procède-t-elle d'une réaction parallèle contre les couleurs pures de la palette fauve. Mais rapidement Auberjonois s'en détacha et il suffit de regarder l'admirable « Promenade » de 1913 avec calèche et balcon pour se convaincre qu'il avait, à ce moment déjà, amorcé sa voie propre.

Hélas, en août 14 la guerre est déclarée et c'est la contrainte du retour en Suisse. Bien sûr, il n'est pas le seul dans cette situation : Bosshard et Th. Robert par exemple connurent la même rupture et rentrèrent dans leur pays ; mais ils s'y intégrèrent plus facilement et y trouvèrent vite un modus vivendi avec le milieu ambiant. Ce ne fut jamais le cas pour René A. et toute sa vie fut une lutte contre le conformisme local ; d'où cette « méchanceté » qui devait écarter les fâcheux et préserver son travail. D'où sans doute aussi ce goût pour les êtres marginaux : forains, gens du cirque et du voyage, bagnards même ; ce besoin d'échapper à la bonhomie et la quiète gentillesse propres au canton de Vaud qui le faisait préférer le Valais plus âpre et plus caractérisé et finalement cette férocité apparente qui le poussait à assimiler souvent l'humain à l'animal dans ses œuvres et qui n'était peut-être que tendresse déguisée. Une compensation lui fut heureusement dévolue peu après son retour. Ce furent d'abord les « retrouvailles » et l'indéfectible amitié avec C. F. Ramuz (rentré en Suisse également en raison des hostilités) puis la rencontre avec Igor Stravinsky replié à Morges avec sa famille. Et de la constitution de ce trio auquel vinrent se joindre le chef d'orchestre Ansermet et les acteurs Pitoëff naquit la merveilleuse aventure de l'« Histoire du Soldat », drame imité du vieux théâtre poulaire. Dans ce miraculeux havre de paix que resta la Suisse pendant les 4 années terribles, un esprit européen souffla véritablement car si le musicien russe s'inspira pour sa partition des flonflons et des couacs des fanfares villageoises des rives du Léman, l'écrivain ni le peintre décorateur n'avait encore oublié le climat des bords de Seine. Il serait fastidieux de suivre pas à pas la carrière de René A. que rien de fracassant du reste ne signala à l'attention du public et dont le cheminement fut tout intérieur. En dehors des multiples et merveilleux dessins où jamais la main ne court seule entrainée par une virtuosité facile, mais où tout est approché de l'esprit et de l'âme, des nombreuses huiles aux valeurs sombres et rapprochées qui leur confèrent une sonorité de violoncelle, il convient de rappeler quelques décorations murales - Lausanne et Lavaux - des illustrations de livres - Cingria, Ramuz, Verlaine, Constant, Jarry - et curieusement, en 1929, des sous-verres aux motifs religieux.

A la fondation Pro Helvetia et à son directeur M. Luc Boissonnas reviennent le très grand mérite d'avoir organisé à Paris la première exposition de celui qui fut, avec F. Vallotton, notre plus grand peintre romand - reconnu pour tel, il est vrai, plus dans la Suisse alémanique que dans la partie francophone du pays - De son vivant, l'artiste s'y était toujours refusé craignant sans doute le jugement hâtif et sans appel du public parisien prompt à s'enflammer pour tous les caprices de la mode et qu'une œuvre aussi méditative risquait de laisser indifférent. C'est donc un véritable pari qu'ont tenté les organisateurs et il faut leur en vouer une vive reconnaissance. Réussiront-ils à imposer une œuvre aussi difficile à sentir et à comprendre, à tel point raffinée et secrète ? On ne peut que le souhaiter. Peut-être par la brèche établie depuis peu dans les remparts de l'Ecole de Paris par l'apport des Ecoles étrangères, une démarche aussi dense et significative pourra-t-elle se glisser. Ce serait un enrichissement pour l'Histoire de la peinture.

En tous les cas, les organisateurs français de l'exposition l'ont ainsi ressenti, puisque l'un des principaux d'entre eux, M. Jacques Lassaigne conservateur en chef du Musée d'Art moderne de la ville de Paris s'exprime dans son propos liminaire en ces termes :

« Avec Auberjonois, on est au niveau des plus grands peintres et écrivains de la moitié de ce siècle. Il fut leur ami, leur égal dans une aventure solidaire et pourtant son œuvre est demeurée inexplicablement inconnue hors de sa patrie... »

Qu'il soit remercié de son ouverture d'esprit et de son discernement.

Edmond Leuba